

4

Chaque fois qu'il prenait l'avion au départ de Bastia, Antoine Desanti demandait un siège côté hublot à droite de l'appareil. Ainsi gardait il en mémoire, en la quittant, une image apaisée de son île : le grand étang de Biguglia où en hiver il avait appris à contrôler les bagues des grands migrateurs. La lecture du baguage à distance, à l'aide d'un télescope, était un exercice patient, un décodage des grands voyages récurrents des oiseaux. C'était, pour lui, la même source de paix que la lecture des écrits de Ji Cheng sur les jardins. Des lectures pour l'harmonie, aussi sereine que le déplacement d'un canard sur l'eau d'un étang. Des joies pures. L'œil collé au télescope, à l'abri d'un mirador, Antoine Desanti avait eu à Biguglia et au fil des années une belle série de ces lectures heureuses de simples codes alpha-numériques.

ISL 10/07/01 Saline Comacchio (FE-I) et BTCA 29/07/93 Etg Fangassier (13-F), des flamants roses. Ces échassiers, *Phoenicopterus ruber roseus*, rares en Corse dans le passé, étaient devenus communs depuis la fin des années 90.

Les contrôles de la petite *Remiz pendulinus* faisaient aussi partie de ces bonheurs rares. Antoine Desanti en avait plusieurs à son actif.

CSP U63655 Bartosovice qui avait été baguée le 14/07/86 en République Tchèque, avait été la première. Puis d'autres arrivantes d'Europe centrale qui transitaient par l'Italie, s'étaient inscrites sur sa liste :

CSP T533233 Ostrava le 27/07/89

IAB V0045804 Porto Tolle (Rovigo) le 25/10/90

PLG KJ21706 Slesin le 28/07/91

DFS BE1990 Kauerlacher le 03/10/91

SUK VV00296 Ventes Ragas le 20/07/96

IAB AA065802 Conca (Forli) le 19/10/97

FRP 3938313 Etang de Biguglia le 06/11/98

YUL KL70499 Bonifika le 09/10/00

Les grands cormorans, eux aussi, contribuaient à l'alchimique transformation d'un code en bonheur. Ils venaient presque tous du Danemark ou de Suède.

SVS 9267569 Varmlaud bagué le 11/06/97

SVS 9229865 Goteborg le 01/07/87

SVS 9276850 Frostensskaro le 03/06/00

DKC 2E0270 Samsø le 03/06/99

DKC 229657 Samsø le 23/06/97

DKC 231864 Jylland le 28/05/94

Au dessus des montagnes de nuages, dans l'avion qui l'emmenait à Paris, Antoine Desanti songea à sa mère, Rose-Adélaïde. C'est à elle qu'il devait son amour de la nature, des animaux et des hommes qui avaient appris à se méfier des hommes.

A sa mort, Rose-Adélaïde Desanti avait laissé à son unique fils un amant et un cochon. L'amant s'appelait Ours-Marie Ceccaldi. Le cochon répondait au nom de Socrate. Il était nain et sa robe était toute noire. C'était un cochon dit « de Nouvelle Calédonie » qui était en fait issu d'un mélange de races vietnamiennes. Ours-Marie l'avait récupéré auprès de parents imbéciles qui cherchaient à se débarrasser de l'animal, moins d'un an après l'avoir acheté pour amuser leurs enfants. Ours-Marie, lui, était originaire d'Evisa, mais il avait boulingué sur toutes les mers du monde. Il s'était installé à la pointe du cap corse quand il avait pris sa retraite de la marine marchande. Orso, comme on l'appelait, était grand, gaillard et rouquin. C'était un homme impassible et d'une grande douceur. La seule chose qu'il détestait vraiment était sa famille d'Evisa et le poids que cette tribu pouvait avoir sur ses trop nombreux membres. C'est pour cela qu'avant même l'âge de la retraite, il s'était acheté une coquette maison de pêcheur, au nord de l'île, à Mute sur la commune de Morsiglia, à la pointe extrême du Cap corse.

-Très loin des Ceccaldi et à vingt mètres de la mer, c'est la liberté ! avait-il, une fois, confié à Antoine.

Orso par contre adorait les animaux. Tous les animaux. C'est lui qui avait offert Socrate à Rose-Adélaïde. L'animal avait à peine trois ans lorsque Rose-Adélaïde apprit que le cancer métastasait dans son foie et que désormais ses jours étaient comptés. C'était au printemps de l'année 1989. Elle décida alors d'en informer Antoine qui travaillait à Paris depuis son retour du Canada. C'est à cette époque et pour être auprès de sa mère qu'Antoine Desanti revint de plus en plus fréquemment dans l'île jusqu'au jour où il décida de s'y installer. Il partagea avec le taciturne Ours-Marie les affres de l'agonie de Rose-Adélaïde. Ensuite, chacun à leur manière, ils firent ensemble le deuil de sa disparition. Orso s'occupa de Socrate. Antoine prit soin d'Orso. Le vieil homme continua à soigner tous les animaux qu'il pouvait trouver sur sa route : chevrettes blessées, tortues en détresse, merles tombés du nid, chats errants, chiens abandonnés... Mais Socrate était le roi de cette arche de Noé. Orso le choyait comme un enfant. Socrate était l'animal du royaume d'Orso qui faisait le plus de bêtises. Orso l'aimait. L'autre chouchou d'Orso était Virgule, une chienne qui n'avait retenu du labrador qu'un goût immodéré pour la nage et la chasse aux poissons. Il l'avait recueillie toute petite, chez le vétérinaire, à Lupino, un jour où il s'était rendu à Bastia acheter un lot de vaccins pour les habitants de son bestiaire et faire le plein d'aliments déshydratés. A la mort d'Ours-Marie dont le cœur cessa de battre en 1993, Antoine Desanti organisa la prise en charge de toute cette

ménagerie. Voisins, amis, relations, vétérinaires, tout le monde fut mis à contribution. L'arche d'Orso fut sauvée. Socrate trouva refuge chez une adorable et sérieuse famille d'accueil. La seule bête restée en suspens était la chienne Virgule. Elle devint la fidèle compagne d'Antoine et de ses quatre chats. Ceux-ci s'imaginaient à tort que la confortable souveraineté qu'ils avaient sur sa maison n'aurait jamais de fin. Du jour au lendemain, sans référendum, sans consultation, les greffiers furent mis devant le fait accompli et durent apprendre les délicates subtilités de l'indépendance-association. Il en fut de même pour Virgule, ses velléités d'indépendance durent se contenter d'une autonomie toute relative. Antoine Desanti assumait cette délicate transition historique comme un préfet intelligent aux pires heures de la décentralisation de la République.

Depuis plus de dix ans, la paix civile régnait, même si parfois des incidents mineurs survenaient à l'heure des gamelles. Ils étaient rares et le préfet Desanti faisait toujours bien comprendre que c'était lui qui détenait les cordons du plan exceptionnel d'investissement garantissant l'approvisionnement permanent des croquettes pour les chats et des boulettes de viandes pour le chien. A ce prix, sans bénéficier d'aucune aide européenne, Antoine Desanti maintenait une apparence de cohésion entre les représentants des deux espèces que la nature et l'histoire avaient rendues aussi antagoniques qu'un policier et un gendarme.

-Rue Montmartre... Dans le deuxième ! précisa Antoine Desanti au taxi qui le prit en charge à sa sortie d'Orly-Ouest.

Lorsqu'il vivait entre Québec et Paris, la trajectoire régulière d'Antoine Desanti était Roissy-Porte Dorée dans le douzième arrondissement où il garda longtemps un minuscule appartement sur le boulevard Poniatowsky. Puis, toujours dans le douzième, il se logea plus confortablement place Aligre où il eut la chance d'acheter un trois pièces de soixante mètres carrés avant les gonflements de la bulle immobilière. Dans son ancien quartier, le mètre carré se négociait maintenant aux alentours de 6000 Euros et Desanti avait très bien vendu son appartement quand il alla s'installer définitivement en Corse. Ensuite lorsqu'il séjournait dans la capitale, il appréciait la liberté de changer d'hôtels au gré de ses humeurs avec, tout de même, une fidélité pour le très confortable hôtel du Louvre, lequel offrait à présent des packages à moins de 500 dollars la suite pour les lecteurs du Da Vinci Code. Desanti ne profita jamais de ces promos littéraires. Depuis qu'il avait rencontré Clotilde, il dormait avec elle, chez elle, à l'angle de la rue Montmartre et de la rue du Croissant. C'est là qu'il avait rendez-vous. Il avait toujours refusé la clé de son appartement. Par respect. Par pudeur. Par prudence peut-être. Il l'attendait chaque fois au bas de son immeuble. Confortablement installé au Café du Croissant, là où Jean Jaurès fut assassiné le 31 juillet 1914. C'est là

qu'ils se retrouvèrent. Il était à peine 19 heures. Clotilde était resplendissante. Ils s'embrassèrent comme des amoureux. Ils étaient à Paris, au mois d'août. Ensuite ils feraient l'amour à nouveau, au Québec.

5

Durant les trois semaines qui suivirent, Antoine Desanti ne connut que du bonheur. Avant de partir pour Paris, il avait pris soin de boucler les dossiers sur lesquels il travaillait. Ses quatre chats étaient nourris par l'une de ses proches voisines et Virgule s'était installée sans grogner chez les Rossetti. Monique et Clément allaient la gâter pourrir. La chienne était ravie.

A Paris, Antoine et Clotilde passèrent trois jours à flâner en amoureux dans la capitale avant de s'embarquer ensemble à Roissy pour Montréal. Comme Antoine, Clotilde avait un programme de conférences à assurer. Elle était l'une des délégués officiels chargés de représenter TRACFIN aux rencontres de criminologie de l'Université de Laval. Clotilde Devaux était l'une des meilleures spécialistes françaises de la lutte contre le blanchiment d'argent. La police nationale n'ayant pu la recruter, la gendarmerie lui avait offert le poste convenant à ses compétences. A quarante ans ans, Clotilde avait rang d'officier supérieur. Ses travaux sur les réseaux de l'argent sale faisaient autorité. Elle avait acquis une solide réputation internationale qui ne manquait pas de rendre jaloux certains de ses homologues masculins. Clotilde et Antoine ne parlèrent jamais de leur travail tout le temps que dura le vol. Ils atterrirent à Montréal-Trudeau en fin d'après midi.

-La première fois que j'ai atterri au Canada -dit Antoine contre la joue de Clotilde- l'aéroport s'appelait Dorval.

-C'était quand ta première fois ? demanda la jeune femme en l'embrassant tendrement.

-Dans les années 80. On arrivait à Dorval. Une fois, je me souviens, pour aller à Saint Pierre et Miquelon, il fallait prendre un petit avion à Mirabel. Il faisait moins 37 ° et je n'avais pas froid.

-Il y avait quelqu'un pour te tenir chaud, j'imagine ?

-Non, madame le gendarme. Personne n'avait succombé à mon charme...

-Il n'y avait pas de femme dans ta vie ?

-Oui, il y avait quelqu'un...Mais...hésita Antoine. C'est une vieille histoire, tu sais...Je te signale que si c'est un interrogatoire, tu dois me garder à vue et j'ai droit à un avocat.

-Je te garde à vue Antoine. Pendant quinze jours ! C'est la première fois que nous avons autant de temps pour nous.

-Quinze jours et quinze nuits ! Je ne te savais pas adepte de Sarkozy pour les gardes à vue ?

-Tu as peur de trouver le temps long ? Tu as emporté un bouquin au moins ?

-J'ai surtout peur pour ma santé. Tu sais que je suis un peu trop vieux pour toi. A mon age, le médecin dit que je dois éviter les émotions violentes...

-D'accord, papy ! Après nos meetings, je te ferai conduire à l'hôpital. Tu verras, ils sont bien équipés en gériatrie.

-Avec de belles infirmières à l'accent québécois ? J'adore...

-Tiens ! Le quatrième age se réveille. Tu veux ta pilule de Viagra?

Clotilde et Antoine quittèrent leurs collègues criminalistes, un jour avant la clôture du symposium de l'Université de Laval. Ils louèrent une voiture et s'échappèrent dans les Laurentides, magnifiques en cette saison.

En Corse, les journées furent plus rudes pour Clément Rossetti. Son épouse, Monique, eut tout son temps pour prendre soin de la chienne d'Antoine. Le commandant Clément, lui, n'eut pas une seule nuit de tranquillité. La pire journée fut un samedi, huit jours après le départ d'Antoine. Ce jour là, Rossetti constata un homicide peu banal. La victime, un homme d'une quarantaine d'années, un expert-comptable, domicilié à Cardo, sur les hauteurs de Bastia, gisait sur son lit dans une mare de sang. Ses parties génitales avaient été découpées et posées sur la table de chevet. Le corps portait les traces de nombreux coups de couteaux. La gorge avait été tranchée.